Le travail épique[1] chez Djibril Tamsir Niane : étude des parallèles-homologies, des parallèles-différences et des jeux de paradoxe : le cas de l'épopée mandingue

Kennedy GNAGNY Pedro
Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)

Résumé

La présente étude interroge le retour de la confusion, notion jugée a priori problématique. Elle apparaît systématiquement et par pur paradoxe, après ou avant le cérémonial classique de l'épiphanie héroïque. Elle découvre, sur la base d'une approche décontextualisante, c'est-à-dire d'une forme de reniement de tous les préjugés ou encore de corruption des réquisits genrologiques doxiques, que l'épopée est le champ de vérités contradictoires, valables les unes autant que les autres. L'épopée mandingue, en effet, reprend des scènes et tisse un réseau de relations ayant parties liées aux problèmes politiques contemporains.

Mots clés : décontextualisante, vérités contradictoires, réseaux, problèmes politiques contemporains.

Abstract

The present study questions the return of confusion, notion judged hardly problematical. It appears systematically and by pure paradox, after or before the classic ceremonial of heroic epiphany. It discovers the basis of a non-contextualised, that is to say a shape of renunciation of all prejudices or of corruption again usual typical requisits, that epic is the field of contradictory truths, worthwhile one another as much. Mandingue epic in fact, take again scenes and weave some systems of relations sometimes tie up with the present political problems.

Keys-words: non-contextualised, contradictory truths, systems, present political problems.

[1] L'épopée africaine a la spécificité de toujours poser des problèmes politiques. Le travail épique réside donc dans la potentialité qu'a la littérature (surtout de l'épique) de s'enrichir d'outils de compréhension des crises politiques en se focalisant non plus uniquement sur des clichés, mais un ensemble novateurs d'indices dont les parallèles et le jeu des paradoxes.

Introduction

Lorsque l'on situe l'œuvre de Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue*[1], dans son contexte historique, le constat que le monde où elle s'élabore est marqué par une extrême crise politique. Les batailles, les guerres que décrit le narrateur en constituent les métaphores. Du coup, les études de ce texte sont généralement axées sur les affrontements armés.

La présente analyse innove. Arès[2] est, à la fois, en amont et en aval de la réflexion. Il n'est plus le sommet, l'unique objet. S'il est convenable de penser que l'épopée raconte la mêlée[3], il faut préciser que cette mêlée n'est pas uniquement d'un ordre militaire ; et de là, le travail épique qui donne à voir les parallèles[4], outils essentiels de l'élucidation de l'épique sous toutes ses formes, mais aussi les paradoxes dont l'étude consiste à se défaire des a priori, et prendre conscience de l'équilibre de la validité des voix. Il faut à ce niveau « *essayer les divers possibles, les prendre au sérieux : suivre leur logique sans décider d'avance de leur valeur respective.* »[5]

La problématique s'énonce, en effet, comme suit :

- Quelle lecture peut-on faire des similitudes qui surgissent de la différence des situations ?
- En quoi est-ce que la confrontation des caractères est un outil essentiel à la construction de la figure héroïque ?
- Enfin, comment s'élabore la relativité de la vertu par le travail épique ?

A travers une lecture sémiotique et sociocritique, l'objectif de cette réflexion sera donc d'explorer les parallèles-différences auxquels l'on adjoindra les parallèles-homologies et les jeux de paradoxe. L'applicabilité de cette perspective d'analyse à l'œuvre de Djibril Tamsir Niane est telle que se découvre un réseau contrasté de relations, ainsi que l'annihilement du paradigme de l'excellence et de la vertu qui, jusque-là, faisait la connotation de Soundjata et des siens.

I : LE PARALLÈLE-HOMOLOGIE : DE LA SIMILITUDE DES CAS

La notion de parallèle-homologie procède des situations relationnelles entre les personnages. L'épopée a la vertu ontologique de construire des paires de relations similaires. En témoigne l'illustration de Florence Goyet à propos de *L'Iliade*[6] :

> « Dès le chant I, l'affrontement entre Achille et Agamemnon est repris, "rejoué" par un affrontement homologue entre Zeus et Héra. Zeus a réussi autrefois ce

[1] Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1969.
[2] Dieu de la guerre dans la mythologie grecque, la simple évocation de son nom symbolise la guerre dans toute sa brutalité.
[3] Daniel Madelénat, *L'Epopée*, Paris, PUF, 1986, p. 65. Pour lui en effet, le combat est "l'axe de l'action et le thème épique privilégié".
[4] Florence Goyet, dans son article en ligne "L'épopée" in http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/goyet2.html, consulté le 11/07/2011, distingue le parallèle-différence du parallèle-homologie.
[5] Ibidem
[6] Homère, *L'Iliade*, Paris, Garnier, 1965.

> qu'Agamemnon tente aujourd'hui ; il a imposé un pouvoir autocratique, la communauté des dieux n'est plus qu'obéissance. »[1]

Il y a donc parallèle-homologie chaque fois qu'une scène, jouée dans un premier contexte, est reprise dans une situation différente par d'autres personnages qui lui assignent leur originalité en démultipliant sa signification. En référence à l'épopée mandingue, trois cas de parallèles-homologies sont perceptibles.

1 : La cyclicité de l'exil

L'exil est par définition l'expulsion d'un individu hors de sa patrie. En littérature, est considéré comme exilé tout personnage qui, pour une raison quelconque, connaît une délocalisation, un mouvement volontaire ou non vers un espace nouveau. C'est dans cet ordre d'idée que le séjour de Dôgbôwradji[2] dans la termitière, des lunes durant, est un exil.

Dans l'épopée mandingue, l'exil factuel est celui de Soundjata. Le personnage est la cible des méchancetés de Sassouma Bérété[3]. La sagesse et l'instinct maternel poussent alors Sogolon[4] à protéger son fils en l'extirpant du champ d'action de la menace de Bérété. En l'amenant en exil, elle le met hors de l'étreinte criminelle de la reine-mère. De même, la scène de l'exil est rejouée à la fin de l'œuvre par le personnage de Soumaoro, vaincu à la bataille de Krina. Pendant sa longue fuite, le vieillard échappe de justesse à ses poursuivants et disparaît dans une grotte béante. De là il ne ressortira jamais et vivra[5] loin des siens.

Soumaoro essaie, en effet, ce qu'a réussi Soundjata, il y a de cela quelques années : rechercher, dans le repli stratégique, des ressources pour atteindre un objectif en souffrance. Dans les deux cas, l'exil revêt les mêmes motivations : fuir une force dominante pour se préserver de la mort. Toutefois, dans sa manifestation, l'obscurité épique surgit. Alors que Soundjata est dépeint, ses apprentissages et sa maturation suivis à la lettre, Soumaoro est abandonné au néant des ténèbres abyssales de la grotte où il disparaît. D'un point de vue sémiotique, la grotte symbolise le tombeau, donc la mort, la porte d'entrée chez Adès[6]. Elle est donc sans issue, d'où la justification du fait que Soumaoro qui ne réapparaît plus.

Le parallèle-homologie vise, dans ce cas, un jeu de volte-face. D'un côté, se déploie une rhétorique descriptive valorisante et une actorialisation épiphanique, tandis que de l'autre, le lecteur se félicite d'une désubstantialisation se Soumaoro : ce parallèle conforte la providentialité du triomphe christique de Soundjata.

---

[1] Florence Goyet, op. cit.

[2] Zadi Zaourou, « Dôgôwradji » in *Bissa n°1* (Nouvelle série), 1988. Dans cette épopée, en effet, la mère de Dôgbôwradji, fuyant Zizimazi et Youkourilué (les deux antihéros), se cache dans une termitière alors qu'elle porte dans son sein le héros qui y naît. Tous deux en font leur demeure jusqu'à ce que l'enfant atteigne l'âge de cinq lunes.

[3] Sassouma est la première épouse du roi. Elle est la coépouse de Sogolon, et donc la marâtre de Soundjata.

[4] Sogolon est la génitrice de Soundjata.

[5] Le terme ici doit être pris avec beaucoup de modération parce que le narrateur ne fait plus jamais cas du personnage. Toutefois ce mutisme ne signifie pas sa fin. Nul ne sait ce qui est advenu de lui. Il peut bien être ressorti de la grotte comme il peut en avoir fait sa tombe.

[6] Dans la mythologie grecque, c'est le dieu et le symbole des enfers.

2 : De la chasse à la bataille : la lutte contre Soumaoro ou le transfert scénique

La guerre contre Soumaoro est, en bien des points, comparable à la lutte contre le buffle de Do. L'homologie entre les deux situations se justifie à trois niveaux.

Du point de vue de la nature du personnage à vaincre (l'antagoniste), le buffle de do et Soumaoro sont, tous deux des personnages surnaturels. Le buffle a, à son actif, plusieurs homicides (cent sept au total) constitués essentiellement des chasseurs qui le menaçaient. Double de la sœur du roi de Do, il venge la mulâtre qui a été dépossédée de sa part d'héritage. Les armes usuelles ne lui font aucun effet. Seule une armature spéciale peut venir à bout de son invulnérabilité. Il en est de même pour Soumaoro qui, au delà des apparences, est un individu aux pouvoirs comparables aux puissants génies d'Afrique. Il possède d'immenses facultés surnaturelles qui font son hégémonie dans le concert des rois. La description[1] de sa chambre mystérieuse en dit long sur les pratiques occultes du personnage et la disproportion de sa cruauté. L'efficacité de ses fétiches se prouve sur les champs de bataille où il est en tout point invulnérable[2]. Comme le buffle de Do, seule une organisation distincte a pu venir à bout du mystique ennemi. Ce premier niveau de comparaison donne à retenir la similitude des caractères de l'humain et de l'animal.

Du point de vue des moyens utilisés pour vaincre les mystérieux personnages, en plus des armatures irrégulières[3], il faut retenir la grande mobilisation qui précède leur fin. Vue la puissance du buffle de Do, le roi de Do lança un appel aux meilleurs chasseurs de toutes les contrées voisines pour l'en débarrasser. Il proposa même une récompense à qui viendrait à bout du terrible bovidé. Il en est de même pour la lutte contre Soumaoro. Soundjata dût enrégimenter les rois des provinces voisines pour constituer une grande armée à même de faire front à celle du vieux roi sorcier. C'est dire que ce que Soundjata entreprend comme préalable à la lutte contre l'ennemi commun, le roi de Do l'a fait, dans son souci de débarrasser sa région du buffle-sorcier.

En ce qui concerne la portée de la victoire sur les forces antagonistes, dans un cas comme dans l'autre, il y a renaissance, espoir et vie. Le buffle de Do, en rendant inaccessibles les immenses savanes et les plantations augmentait les effets de la famine. L'élimination de l'animal redonne ainsi espoir aux populations qui peuvent renaître et prétendre à une vie normale. De même, Soumaoro était la terreur de tous les royaumes ; il incarnait asservissement pour les uns et mort pour les autres. L'espoir d'une vie ordinaire ne résulterait que de son élimination. Il est à ce niveau fondé de dire que le corollaire de la mort du buffle homicidiaire est similaire à celui de la défaite du roi autocratique et sanguinaire.

---

[1] *Soundjata ou l'épopée mandingue*, p. 74.

[2] Djibril Tamsir Niane, Op. cit., p. 97. Lors de la bataille de Nagueboria, dans le Bouré, la lance métallique de Soundjata rebondit sur la poitrine de Soumaoro qui, peut après, attrapa au vol la flèche qui lui était mortellement destinée, comme pour dire : « Regarde, je suis invulnérable ». Aussitôt, il disparût mystérieusement du champ de bataille.

[3] La similitude dans la lutte contre le buffle de Do et contre Soumaoro se justifie par la spécificité similaire des deux personnages. Leur neutralisation impose donc l'usage d'armes également irrégulières. Ces armes se défont de l'artillerie doxique de guerre et intègrent une sphère mystérieuse : l'occulte. Contre le buffle, c'est une quenouille qui opère la vulnérabilité de l'animal alors que Soumaoro est terrassé par une flèche de bois avec à son bout, un ergot de coq blanc alors qu'il est invulnérable à toute arme en métal.

En définitive, le parallèle-homologie a "une fonction herméneutique"[1]. Dans l'épopée mandingue, elle élucide un aspect de la philosophie africaine : les hommes, qui qu'ils soient, sont tous égaux face aux aléas de la vie.

3 : La dépossession de Soundjata : de Dankaran à Soumaoro

Le trône dont doit hériter Soundjata est la cible de deux convoitises dans ce texte. Même si la narration de cet événement historique constitue la trame du récit épique, il faut retenir qu'il y a ici un parallèle-homologie d'envergure. Une situation est, en effet, reprise dans le texte. Lors de la minorité de Soundjata, c'est Dankara qui lui ravit le trône. A sa majorité, Soumaoro s'essaie à ce que Dankaran a tenté quelques années auparavant.

Ce parallèle s'exécute de deux manières : Dankaran se base sur une décision des Anciens pour ravir à Soundjata son trône. Cette arme est symétrique à la condition de Soundjata qui, adolescent, n'avait pour seul accoudoir que la parole au moyen de laquelle il a été destiné au trône ; c'est aussi par la parole qu'il est évincé au profit de Dankaran. Mais, il manque à ce dernier la puissance militaire sans quoi un régime ne peut prospérer. Il n'atteint donc pas ses fins et doit fuir face de l'armée de Soumaoro. Roi mystérieux et puissant, Soumaoro complète et parfait l'antagonisme entamé par Dankaran. Il règne, toutefois, seul et sans partage, alors qu'il ne dispose d'aucune prophétie ou d'aucune parole fondatrice. Or Soundjata a atteint sa maturité et jouit du bénéfice des deux valeurs : la parole prophétique et la puissance militaire. Ce qui justifie sa victoire et, conséquemment, l'échec des deux prétendants. Ce que Soumaoro tente avec exclusivement sa puissance militaire, Dankaran l'a essayé avec le soutien unique de la parole. Mais Soundjata, à lui seul, bénéficiait de ses deux prérogatives.

Ce double échec est à mettre au compte de ce qu'en Afrique, l'accomplissement d'un individu exceptionnel n'est pas, comme en Occident (voir Roland[2] ou Alexandre[3]), l'apanage exclusif de l'excellence dans le maniement des armes ou dans l'organisation d'une armée. Il faut une prédestination : celle qui, sur la base du choix des forces surnaturelles, prépare les esprits et les circonstances à la cause de l'élu. Cette pratique est encore d'actualité : il est courant, à l'approche de toute élection, de notifier le ballet des candidats vers les mystiques censés appâter les esprits pour avoir leurs faveurs.

En définitive, l'analyse des parallèles est donc riche, en ce qui concerne l'élucidation des réseaux relationnelles et leurs influences sur la finalité de l'intrigue épique. Toutefois, elle ne saurait s'achever sans l'approche des parallèles-différences qui découvrent un autre aspect du travail épique.

---

[1] Florence Goyet, *Penser sans concept : fonction de l'épopée guerrière*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 75.
[2] Gérard Moignet, *La Chanson de Roland*, Paris, Bordas, 1969. Roland est un chevalier dont la maîtrise du maniement de l'épée est à la base de la prééminence dans la vaste armée de Charlemagne.
[3] Pierre Grimal, *Contes et légendes du temps d'Alexandre*, Paris, Nathan, 1996. La naissance d'Alexandre n'est ni conditionnée, ni même prédite par des devins. Le héros grec cultive sa supériorité par son opportunisme, son intelligence et sa fougue au combat, dès sa succession à son père sur le trône de la Macédoine.

II : LE PARALLÈLE-DIFFÉRENCE : LE DUEL DES VALEURS

Le parallèle-différence prend le contre-pied du parallèle-homologie. Les similarités ne sont plus objets d'attention. Ce sont plutôt les points de dissemblance : la confrontation analysée de deux personnages entreprise sur la base de leur faire, leur dire, leur penser et leur être, vise à cerner leur identité afin d'en dégager une éthique constructive. Les parallèles Sassouma/Sogolon, Soundjata/Dankaran Touman et Soundjata/Soumaoro seront soumis à analyse. La *sunkrisis*[1] que développent ces personnages en effet est riche d'enseignements.

1 : La *comparatio* Sassouma / Sogolon

L'opposition de Sogolon à Sassouma va se fonder sur un ensemble de caractères propres aux personnages, surtout à Sassouma puisqu'un mutisme mystérieux entoure le personnage de Sogolon. Le personnage de Sassouma accumule les vices, de multiples inconduites au titre desquelles l'hypocrisie.

En présence des personnalités de marques invitées au mariage du roi Naré Maghan avec Sogolon, elle se faisait remarquer par ses « largesses »[2]. Le revirement moral qu'elle brandit, en effet, est circonstanciel et éphémère parce qu'elle n'ignore pas que « *la polygamie est une pratique courante au Manding* »[3]. S'opposer au deuxième mariage d'un homme qui, plus est le roi, serait un manquement grave aux principes de la tradition. Ce contexte épique opère comme le début du jeu de l'invraisemblance et des apparences que va perpétuer Sassouma, parce que, dans le fond, elle est jalouse de toutes les prophéties qui militent en faveur de Sogolon et de sa progéniture. Il est, en effet, dit de Sogolon qu'"*elle sera la mère de celui qui rendra le nom de Manding immortel à jamais*"[4]

Sassouma est envieuse, jalouse de la position de Sogolon. Elle manifeste sa convoitise et son intérêt malsain pour cette position en la combattant, comme pour l'annihiler. Elle use même de la médisance ; quotidiennement, elle s'adonne à la profération de méchancetés envers Sogolon qui, impuissante et mal pourvue par la nature, n'a que répondre. C'est toutefois dans cette logique de commérage qu'elle active[5] le processus de la régulation de l'action épique qui semblait pris d'une mystérieuse léthargie.

Notifiant l'avancée progressive du prince vers sa prophétique réalisation, le projet "bérétéen" s'oriente désormais vers sa suppression, seule alternative à même de freiner la réalisation de la prédiction. La reine-mère invite neuf Soubaga[6] qui essaient, en vain, d'attenter à la vie de Soundjata[7]. Sassouma illustre un aspect de la sociabilité licencieuse. Elle Elle figure la rivalité des coépouses. Fourbe, insatiable, détractrice et sinistre, elle apparaît

---

[1] Florence Goyet, Op. cit., p. 143. Selon elle, c'est le mot général pour dire le parallèle qui distingue, ce que le latin appellera *comparatio*.
[2] Djibril Tamsir Niane, Op. cit., p. 29.
[3] www.http://fr.wikipedia.org/wiki/Malinkés, consulté le 11/07/2011.
[4] Idem, p. 20.
[5] Soundjata décide de laver l'affront fait à sa mère, après une méchanceté de Sassouma Bérété. Il se détermine à marcher, réussit à le faire, et ramène, en face de la case de celle-ci, le jeune plant de baobab. Il fallut pour cela patienter sept (07) longues années durant lesquelles l'enfant se traînait, ne pouvant marcher.
[6] Djibril Tamsir Niane, *Le Soudan occidental aux temps des grands empires*, Paris, Présence Africaine, 2000. Ce terme est d'usage au Manding et dans l'œuvre de Tamsir pour désigner les sorcières réputées au Manding.
[7] Djibril Tamsir Niane, Op. cit., p. 50.

comme un contre-modèle : elle donne à voir les revers de la civilité humaine que l'épopée met à nu, parce que dans le travail épique, c'est Sogolon qui incarne l'exemple à suivre.

La génitrice du héros est, de fait, un personnage modeste et passif. Toujours renfermée sur elle-même, Sogolon semble n'avoir pour unique projet social que la survie de son énigmatique fils. Elle constitue, autour de l'enfance de ce dernier, une forteresse, un protectorat tout azimut. De même, elle lui assure une véritable initiation, ce qui fait dire à Lilyan kesteloot que « *la figure de le mère initiatrice domine* »[1] dans l'œuvre de Tamsir.

Personnage humain doublé de pouvoirs mystiques, toutes ses entreprises visent la protection de son fils contre Sassouma, mais aussi contre tout autre contrevenant, dont le héros lui-même[2]. Elle a une fonction protectrice intense qui s'étend de la naissance à la maturité du héros. Elle ne rend l'âme[3] que lorsque le héros est majoritairement disposé à affronter seul son destin.

Ce que donne ici l'épopée à retenir, c'est la confrontation sans arme, comme pour dire que l'épopée n'est pas seulement une effusion littéraire sur la brutalité humaine. La dialectique est le propre de la société des hommes ; certaines valeurs s'y trouvent donc opposées, et il en résulte toujours la victoire du bien sur le mal, illustrée à travers l'opposition Sassouma/Sogolon qui voit le triomphe de la modestie sur l'orgueil, de la bonté sur la méchanceté.

Le texte a d'ailleurs le mérite d'avoir posé les premiers termes du parallèle entre les deux personnages féminins. Le narrateur le signifie avec précision :

> « On entourait maintenant[4] Sogolon de beaucoup de respect et dans les conversations, on aimait opposer la modestie de Sogolon à l'orgueil et la méchanceté de Sassouma Bérété. C'était parce que la première avait été une femme et une mère exemplaire que Dieu avait rendu la force aux jambes de son fils. »[5]

Par ailleurs, le parallèle entre les deux mères est repris par les deux fils qui développent des rapports relativement originaux.

2 : La *sunkrisis* Soundjata / Dankaran Touman

La comparatio entre Soundjata et Dankaran part de leur affiliation au roi. Ils sont, en effet, tous deux princes, mais de mères différentes. Déjà, dans la logique de la polygamie, ils ont quelques points d'opposition. Mais, cette opposition est beaucoup plus marquée par la différence caractérielle entre les deux mères.

Soundjata est le fils d'une femme sage et modeste de tempérament. Cette tendresse contraste avec l'orgueil de Sassouma qui plus, est méchante. Ces deux entités, d'ailleurs, décrivent le premier parallèle-différence. On ne va donc plus s'y attarder.

---

[1] Lilyan Kesteloot, *Les Epopées d'Afrique noire*, Paris, Editions Karthala et Unesco, 2009, p. 90.

[2] La mère rappelle, par exemple, à Soundjata qui se plaisait à Méma que son avenir n'y est pas, mais plutôt au Manding.

[3] *Soundjata ou l'épopée mandingue*, p. 87. Le héros dit en effet une prière qui s'accomplit : « *Dieu tout puissant, le temps de l'action est arrivé. Si je dois réussir dans la reconquête du Manding, Tout-Puissant, faites que j'enterre ma mère en paix ici.* »

[4] C'est à l'accession de son fils Soundjata à la marche. A ce moment précis en effet, les sages et les personnes averties se rappellent de la prophétie qui prédisait la monarchie de Soundjata à la tête du Manding.

[5] Djibril Tamsir Niane, op. cit., p. 48.

Téméraire et vaillant, Soundjata est l'héritier légitime du trône. Cette légitimité est prononcée par le roi lui-même, de son vivant :

> « Mari-Djata, je me fais vieux, bientôt je ne serai plus parmi vous ; mais avant que la mort ne m'enlève, je vais te faire le cadeau que chaque roi fait à son successeur […] Balla Fasséké que voici sera ton griot »[1].

Par contre, Dankaran est pusillanime et subit l'influence totale de sa mère. Sa succession au trône de son père est un acte illégitime consécutif à l'éviction du véritable ayant droit, en la personne de Soundjata. Le texte notifie ce coup de force :

> « Doua eut beau défendre le testament du roi qui réservait le trône à Mari-Djata, le conseil ne tint nul compte du vœu de Naré Maghan […] Dankaran Touman fut déclaré roi. »[2]

La sunkrisis Soundjata / Dankaran explose à l'épreuve de la course au trône. Même si la narration ne confronte pas directement les deux personnages, il va sans dire qu'ils sont implicitement et psychologiquement opposés. Tous deux prétendent à la même étiquette ; et une telle situation fait d'eux des ennemis potentiels. Ils ne s'empoignent pas toutefois. En partance pour l'exil, Soundjata profère des menaces à Dankaran qui venait de lui ravir injustement son griot : *«je reviendrai, tu entends ? »*[3]

A ce niveau se crée une comparatio circonstancielle, axée sur les valeurs spatiales : alors que Dankaran réside à Niani, Soundjata s'en éloigne. Cette distinction est fondamentale parce qu'elle renferme la symbolique de l'espace qui va assigner à chacun des personnages la culture et la personnalité dont va dépendre son avenir. Alors que Soundjata s'enrichit de la science des différentes étapes de son exil dont le point culminant est Méma[4], Dankaran demeure au palais de Niani où il séjourne parmi ses sujets, sous l'influence de sa mère, Sassouma. Le départ de Soundjata donne à voir, à l'évidence, une opposition significative entre dynamisme et immobilisme, entre détermination et poltronnerie chronique.

La destinée des deux personnages découle de tous ces indices. Soundjata, par sa légitimité, sa vaillance et sa culture, est sublimé alors que Dankaran se perd, et est totalement ignoré par l'Histoire.

3 : La *sunkrisis* Soundjata / Soumaoro

Le premier tissu de relations qu'entretiennent ces deux personnages, et qui est évident, même pour les amateurs de littérature est l'apprivoisement d'Ares. Ils sont opposés parce qu'ils convoitent tous les deux le même et unique trône, celui du Manding. Toutefois, la confrontation entre eux ne se limite pas à l'engagement armé. Du point de vue caractériel, ils constituent des pôles différents, symétriques et opposés.

En termes de mérite, Soundjata est l'héritier légitime du trône pour lequel il lutte contre Soumaoro. Ce dernier par contre est un conquérant ; il convoite le bien, la situation d'autrui. Il y a, sur la base de ce premier niveau d'analyse, une antipathie morale, deux visions politiques opposées. Cette situation donne à penser à la politique contemporaine

[1] Djibril Tamsir Niane, op. cit., p. 39.
[2] Idem, p. 41.
[3] Idem, p. 56.
[4] C'est au royaume de Méma que Soundjata fait son baptême de feu sous l'œil vigilant du roi.

africaine avec ses présidents élus[1], donc légitimes, et, en face d'eux, les chefs rebelles en quête d'un droit de gouvernance édulcoré.

En fin de compte, l'illégitimité dans la course au pouvoir est décriée, et l'épopée mandingue, dans l'opposition de ces deux dispositions, tient à ressortir que la quête du pouvoir était et demeure jusqu'à ce jour, l'une des principales sources de conflits en Afrique.

De plus, le fonctionnement même des personnages dans leurs rapports avec les autres personnages, est opposable. Soundjata est humaniste. Il jouit d'une peinture méliorative dans la narration puisque, saisi depuis l'enfance, il est présenté comme l'exemple à suivre. Courageux et leader dès son adolescence, il est l'enfant de justice qui, pour affronter son destin, s'entoure de multiples alliés, adjuvants de qualité qui influencent favorablement l'issu final des combats. Même après sa victoire, il établit les règles de la sociabilité mandingue dans le souci premier du bien-être social des populations.[2]

Soumaoro, pour sa part, est seul. Son unique compagnon est son fils Sosso Balla, plus tard adjoint du roi de Diaghan et de celui de Kita. Il est, par surcroît, sadique : il se plaît à s'asseoir sur une peau humaine et use de plusieurs autres pour tapisser les murs de sa chambre sécrète[3]. Il exerce donc un pouvoir diabolique, autocratique et sans partage. En cela aussi, il s'oppose à Soundjata qui, après la guerre, morcèle le vaste empire et rend à chaque roi, son royaume.

Le récit épique déplore et donne ici à réprimer l'égocentrisme dans les pratiques politiques contemporaines africaines. Le genre plaint le souci de la culture du "moi" qui conduit à l'élimination physique de tous les rivaux politiques. L'actualisation de l'égocentrisme médiévale africaine tient de la non-sectorisation géographique[4] de l'administration. Ce manquement grave explique en partie la chute de Soumaoro.

L'épopée pose toujours un problème politique. En tant que tel, son analyse doit proposer des moyens de prévenir ou de résoudre les problèmes politiques contemporains. En ce sens, l'épopée mandingue est d'actualité puisque les problèmes qu'elle pose sont similaires à ceux que rencontrent les politiques africaines contemporaines.

L'étude des parallèles a permis de ressortir les grandes oppositions internes caractéristiques de la victoire à découvert du héros mandingue. La reprise de certains thèmes justifie les choix ou leurs conséquences. S'il en est ainsi, c'est parce que, selon Florence Goyet :

> « L'épopée est un outil offert au public qui ne dispose pas des catégories intellectuelles nécessaires pour penser la crise. Les retards, répétitions, redoublements ne sont pas des gênes, mais le lieu où peut s'élaborer une compréhension »[5].

---

[1] La légitimité du président est due à son élection démocratique, mais celle du roi (comme dans le contexte de Soundjata) est relative au droit au trône qui relève d'une désignation sur la base de principes traditionnels tenus par les Anciens.

[2] CELHTO, *La Charte de Kurukan Fuga*, Paris, L'Harmattan, 2008. Cette œuvre est le recueil de l'organisation générale de l'après-guerre où Soundjata dicte les lois et les principes de sociabilité qui, jusqu'à ce jours, guident encore les mœurs des Mandingues.

[3] Neuf rois, au total, ont été décapités par Soumaoro. Leurs têtes constituent des éléments essentiels du décor de sa chambre sécrète, alors que leurs peaux en tapissent les murs.

[4] En Afrique, les présidents ont pour habitude de nommer, à la plupart des hauts postes de l'Etat, des personnes originaires de leur région, leur groupe ethnique ou leur religion. Les cas échéants, ils puisent dans leur cercle d'amis sans se préoccuper de la compétence professionnelle de l'individu.

[5] Florence Goyet, *Penser sans concepts : fonction de l'épopée guerrière*, op. cit., p. 139.

La richesse du texte épique djibrilien, au-delà des couplages symétriques différentiels et homologiques, repose aussi sur l'intelligence d'effets de paradoxe, récurrents dans l'épopée mandingue.

III : DU CHOC DES PARADOXES : LA REDISTRIBUTION DU PARADIGME DES VALEURS

Comme le soutient Florence Goyet dans son article en ligne[1], il y a dans le texte épique de multiples et différentes voix qui ne demandent qu'à se faire entendre. Pour ce faire, il faut savoir réprimer les préjugés et faire une lecture objective du texte, préparer les sens à découvrir dans tous les personnages, qui qu'ils soient, des valeurs autant positives que négatives, parce que le héros et les siens ne sont pas absolument exemplaires, tout comme l'antihéros et les siens peuvent avoir des vertus que l'épopée donne à reconnaitre. Cela instaure une certaine confusion ; et dans l'épopée mandingue, ces vérités contradictoires sont perceptibles en de nombreux points.

1 : L'exemplarité du fils de Soumaoro

Pour percevoir l'exemplarité du fils de Soumaoro, il faut partir du fait qu'en Afrique, le fils est lié à son père par une obligation de respect. Le respect, voire la soumission aux parents, est une vertu qui captive leur bénédiction. Le fils (ou la fille) irrespectueux est toujours puni dans les contes africains qui représentent l'intelligence noire. L'exemple de Mpunzikazi dans le conte intitulé "la fiancée du dragon"[2] illustre bien les conséquences de la désobéissance aux conseils et instructions des parents.

Sosso-Balla s'inscrit dans ce texte dans une logique d'allégeance pieuse. Il part affronter Soundjata dans la vallée de Tabon dans le pur respect des instructions de son père. Soumaoro l'envoya, en effet, avec un détachement de l'armée de Sosso. Même s'il perd la bataille de Tabon, et ensuite la guerre, il incarne honorablement cette vertu cardinale. Cette relecture du texte démontre que dans l'épopée, l'opposition actorielle féconde néanmoins une axiologie formative.

2 : Nanan Triban, vertueuse ou vicieuse ?

Le cas de Nanan Triban est à cheval sur la vertu et le vice. Vertueuse, elle l'est parce qu'elle participe à la réussite du projet social de son frère cadet. Grâce à elle, il découvre le secret de Soumaoro : la confection de la flèche de bois avec à son bout un ergot de coq blanc en dépend.

Toutefois, d'un certain point de vue, elle fait preuve d'inconduite envers son époux. L'épouse a, en effet, un devoir d'assistance, de protection, et non de destruction vis-à-vis de son époux (fusse-t-il contre son frère). En livrant à l'ennemi le secret de l'époux, elle viole un

[1] Florence Goyet, op. cit.

[2] Maria Kosova, *Contes africains*, Paris, Gründ, 1970, pp. 73-77. Dans ce conte, en effet, Mpunzikazi est une fille nubile qui s'oppose catégoriquement aux prescriptions de son père, relativement au choix d'un époux. A terme, elle est tuée par son fiancé-dragon, choisi sur la base exclusive de ses propres principes à elle.

principe essentiel de la vie conjugale africaine, qui plus est malinké. En ce sens, elle ne constitue pas un exemple à suivre.

C'est dire qu'au revers du rôle qu'elle joue dans la régulation de l'action épique, elle donne un exemple à ne pas suivre puisqu'elle concourt à la perte de son époux. Par ailleurs, cette situation interpelle la gent masculine qui cultive le péché de la gratuite loquacité, qui n'hésite pas à confier leur mystère, ici à une femme, mais ailleurs à une personne quelconque. De façon plus générale, l'épopée pose le problème du partage et de la préservation du secret. Cette thématique est proche de celle du respect de la parole donnée qui est la principale cause de la damnation du héros bété Dôgôwradji[1].

3 : De l'évincement de Soundjata

L'évincement de Soundjata intervient alors que le personnage, désigné pour succéder à son père sur le trône, se traîne encore sur ses jambes, donnant les signes d'un handicap irréversible. Dankaran Touman est déclaré roi. La question à se poser ici est de savoir si les Anciens, accusés d'avoir manqué à un devoir de respect strict des règles de succession, n'ont pas décidé de la manière la plus logique qui soit.

L'époque de Soundjata est une période de troubles avec les razzias, les conquêtes, les guerres. Les communautés attendent de leur roi qu'il ait en charge leur administration, mais aussi et surtout leur sécurité. C'est donc d'un roi stable[2] et sain que la communauté a besoin, un monarque à même de mener des troupes à la guerre, de se tenir avec elle, de les commander, et au besoin de participer à la bataille.

Cependant, la posture de Soundjata ne commandait pas un tel conservatisme ; d'où la sagesse de choisir le frère physiquement valide en lieu et place de l'élu perclus des jambes. La raison (elle est valable), le narrateur l'énonce en des termes humoristiques et sans quartier:

> « On a vu des rois borgnes, des rois manchots, des rois boiteux, mais des rois perclus des jambes, personne n'en avait jamais entendu parler. »[3]

Aussi cette décision est-elle acceptable d'autant plus qu'elle émane d'un conseil d'Anciens, personnes sages et averties, conscientes de l'ampleur de leur responsabilité vis-à-vis de leur communauté et devant l'Histoire.

4 : La guerre de Méma

La guerre de Méma, si elle avait eu lieu, aurait constitué le désaveu majeur du héros mandingue. A Méma, en effet, Soundjata menace de guerre celui qui, jadis, a accueilli et entouré d'affection sa famille en exil. Le roi de Méma l'avait même honoré du titre de kan-koro-sigui, c'est-à-dire vice-roi. En temps que tel, Soundjata lui est redevable. Toutefois, ce dernier n'hésite pas à lui faire une déclaration de guerre et lui proférer des menaces par la

---

[1] Zadi Zaourou, op. cit. Dans cette œuvre, le héros bété, vainqueur de Youkourilué, lui promet de ne jamais exposer le secret de sa petite oreille où réside tout le pouvoir de ce dernier. Cependant, des années plus tard, il se grise et découvre à la population tout entière le secret du génie. De façon instantanée, il est transformé en civette. Il vit donc reclus dans la forêt d'où, chaque nuit, il lance des cris de détresse.

[2] Du latin *sto, stas, stare, steti, statum* qui signifie *se tenir debout.*

[3] *Soundjata ou l'épopée mandingue*, p. 41.

symbolique d'"*un panier rempli de débris de poterie, de plumes de pintades, de plumes de perdreaux et de morceaux de paille*"[1].

Une telle attitude est à décrier parce que le héros épique est censé prôner des valeurs morales à enseigner à la descendance. Cependant, il fait ici preuve d'ingratitude. Faire la guerre à son parrain n'est pas un signe de reconnaissance, et l'ingratitude est condamnée dans la plupart des contes africains. Cette inconduite est une contre-référence morale à relever et à exhiber en tant que tel.

Conclusion

A la lecture de l'épopée mandingue, une impression plus ou moins collective peut se dégager : les premières pages de l'œuvre sont des prolégomènes, texte hors propos qui retarde le problème majeur de l'épopée. Il peut sembler étrange, en effet, que le narrateur consacre à la narration du texte épique cinq (5) chapitres avant même d'identifier le principal antagoniste du héros. Il a été question de démonter ici que tout, dans le récit épique, participe du traitement du vrai sujet de l'épopée qui dépasse le simple cadre de l'affrontement armé entre deux brutes. Les parallèles-homologies et les parallèles-différences analysés, à travers la science de leur mise en forme esthétique, ajoute à l'intelligence d'une épopée fortement catéchisante.

Ce début qui retarde le récit des batailles pose en effet les termes même du problème. Par la lutte qui oppose à terme Soundjata à Soumaoro, mais aussi par la démultiplication du récit pour en sortir les vrai enjeux, l'épopée donne à savoir qu'elle n'est pas un récit fait pour le plaisir de l'expression simpliste d'événements guerriers.

BILIOGRAPHIE

- CELHTO, *La Charte de Kurukan Fuga*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- GOYET (Florence), *Penser sans concept : fonction de l'épopée guerrière*, Paris, Honoré Champion, 2006.
- GRIMAL (Pierre), *Contes et légendes du temps d'Alexandre*, Paris, Nathan, 1996.
- HOMERE, *L'Iliade*, Paris, Garnier, 1965.
- KESTELOOT (Lilyan) et DIENG (Bassirou), *Les Epopées d'Afrique noire*, Paris, Editions Karthala et Unesco, 2009.
- KOSOVA (Maria), *Contes africains*, Paris, Gründ, 1970.
- MADELENAT (Daniel), *L'Epopée*, Paris, PUF, 1986.
- MOIGNET (Gérard), *La Chanson de Roland*, Paris, Bordas, 1969.
- NIANE (Djibril Tamsir), *Le Soudan occidental aux temps des grands empires*, Paris, Présence Africaine, 2000.
- NIANE (Djibril Tamsir), *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1960.
- URL : http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/goyet2.html, consulté le 11/07/2011.
- URL : www.http://fr.wikipedia.org/wiki/Malinkés, consulté le 11/07/2011.
- ZAOUROU (Zadi), « Dôgbôwradji » in *Bissa n°1* (Nouvelle série), 1988.

[1] *Soundjata ou l'épopée mandingue*, *op*. cit., p. 88. Selon les éclaircissements du vieil arabe, ces débris représentent la destruction de la ville dont les ruines seraient le lieu d'ébrouement des oiseaux.